Québec français

Nouveautés



Numéro 151, automne 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/44082ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé) 1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2008). Compte rendu de [Nouveautés]. Québec français, (151), 5-16.

Tous droits réservés ${\mathbb C}$ Les Publications Québec français, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/



Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GEORGES LEROUX Éthique, culture religieuse, dialogue Fides, Montréal 2007, 117 pages

Maître d'œuvre du nouveau cours d'éthique et de culture religieuse. Georges Leroux a fait paraître, à l'automne 2007, sous le titre Éthique, culture religieuse, dialogue, un court ouvrage, d'aucuns diront une brochure, exposant les grands objectifs du programme : la promotion d'une éthique de la discussion et le développement de la culture religieuse.

Nul ne doute que l'éthique du dialogue et l'accroissement des connaissances religieuses ont leur importance, mais l'adoption d'une attitude d'ouverture en contexte de diversité culturelle ne doit pas dispenser les jeunes de se poser les questions essentielles, celles qui se posent à tout homme et auxquelles il importe avant tout de répondre: Quel est le sens de la vie ? Dieu existe-t-il ? Sa présence dans nos vies serait-elle garante de notre bonheur?

À lire Éthique, culture religieuse, dialogue, on découvre que le nouveau cours ne propose aucune réflexion de fond sur la finalité de l'existence humaine ni sur la valeur de vérité des différentes traditions religieuses. Il s'inscrit plutôt dans un courant de pensée qui vise la stabilité politique par soumission de la pluralité normative à une éthique du respect et de la discussion censée conduire, par voie délibérative, à la connaissance et à la mise en œuvre du bien commun.

On connaît l'effet sur les mentalités de cette philosophie insuffisante et erronée, qui situe l'origine de la vérité morale dans la praxis du dialogue plutôt que dans la conformité de la pensée à la loi naturelle : en exhortant les citoyens, de façon presque incantatoire, à dialoguer dans le respect, on en reste, le plus souvent, à un niveau très superficiel d'acceptation des différences qui décourage toute recherche motivée du bien moral et de la vérité en matière religieuse.

La propagation sans limites et sans nuances de cette doctrine est une des causes de l'ignorance et de l'indifférence religieuse d'aujourd'hui : respecter

tout en général est devenu une façon commode de ne rien respecter en particulier et de ne rien choisir. Le nouveau programme flatte ce penchant, Il permettra aux jeunes de parler de religion comme jamais à l'école, mais jamais, au nom du respect de l'autre, ils n'auront été tenus à une aussi grande distance de leur propre questionnement, et jamais leur soif de sens n'aura été si peu prise en compte et assouvie.

Un bon cours permettrait de comprendre pourquoi l'homme s'est depuis toujours mis en peine de rencontrer Dieu dans ses cultes et d'entretenir son amitié avec lui en respectant certaines règles fondamentales de morale. Il expliquerait le pourquoi et le comment de sa quête religieuse en allant à la racine, en mettant à nu ce qui le pousse irrésistiblement, du fait de sa nature (celle d'un être doué de conscience et de raison) et du fait de sa condition (celle d'un être jeté dans l'existence et soumis au temps) à s'interroger sur son origine, son devenir et sa fin.

Étant donné que chaque homme est confronté à des questions de nature existentielle et religieuse, la nécessité d'un enseignement assumant pleinement la religiosité humaine s'impose, afin d'alimenter la quête de sens des jeunes. En rester à la transmission de connaissances et au dialogue ne développe pas leur intelligence religieuse, ni ne répond à leurs besoins les plus profonds. Au contraire, cela rend moins spontané leur questionnement spirituel et plus incertain leur accès à l'expérience religieuse. Est-ce là ce que nous devons attendre de la neutralité de l'État ?

Notre devoir est de faire comprendre aux jeunes que ce qui est en jeu dans l'expérience religieuse de l'humanité les concerne, que la guête de la vérité et de bonheur, à laquelle se sont adonnés des millions d'homo religiosus, est constitutive de l'aventure humaine, que c'est donc leur quête, qu'ils sont appelés à y participer et que cette participation, parce qu'elle procure un surcroît de vie et de sens, est source de félicité.

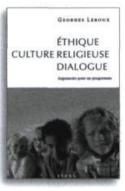
Qui, en effet, ne se pose pas de questions de cet ordre, et qui ne souhaite pas, au fond de lui-même, connaître la vérité sur ces choses ?

ALEX LA SALLE

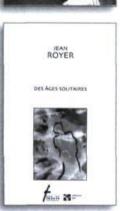
DIANE RÉGIMBALD Des cendres des corps Le Noroît, Montréal 2007, 70 p.

propos du dernier recueil de Diane Régimbald, on est tenté de se questionner avec l'auteure : « L'histoire est complexe, qui suis-je ° Pour en évoquer la moindre raison ? » (p. 32). C'est admettre d'emblée que Des cendres des corps tisse une trame véritable ou raconte réellement quelque chose, ce que peut suggérer la succession de ses cinq sections chiffrées. Mais ce n'est pas tellement dans la linéarité que s'affirme la logique de cette œuvre, dans laquelle on évolue plutôt par àcoups, propulsé d'une page à l'autre par les correspondances inscrites dans les poèmes et qui en assurent l'unité, la cohérence. Par ce mode de lecture, on a le sentiment, au bout du compte, de s'être approché de l'essentiel: la « transmutation » (p. 51) d'une blessure, l'avancée « pas à pas » (p. 71) dans la « repentance » (p. 35), le passage (doit-on dire la durée ?) de la mort. Sans être accessoires, les êtres associés à cette mouvance humaine se révèlent dans le texte (ou dans sa marge) avec une certaine retenue : mis à part la dédicace en gris pâle, en gris cendre, les références explicites au père et à la fille ne surgissent que dans la quatrième section : « J'arriverais à toi ° le poème serait le chemin ° Ta voix emprunterait la terre près d'une rivière. Je serais l'eau. Et nos voix s'affronteraient comme fronts levés. Tu me dirais à l'oreille ton rire. Je pourrais t'aimer sans crainte et tu pourrais le faire aussi, m'aimer. Ainsi père et fille » (p. 51).

Ce demi-silence autour de l'identité des sujets, des corps, est-ce là ce qui accentue le poids de la douleur que couve l'écriture ? Peut-être. Mais certains poèmes laissent croire que cette réserve porte bien au-delà : « Des lumières s'ouvrent ° sur le grain de ta peau ° des pierres roulent des montagnes ° ton corps étendu sur les éboulements ° souffle sur la poussière °° tes mains prennent ° les grillons qui grésillent ° entends les voix de repentance [∞] les ombres noires s'éloignent du sol ° troublent les sens ° le pardon fait écho à la plainte » (p. 35). Dans cette séquence, et ailleurs dans le recueil, on devine l'ampleur de la blessure précisément



CLALDE DESMALAIS Une affaire de rien



par ses effets : les « voix de repentance » imposées impérativement, la « plainte » et le « pardon », thématiques qui traversent tout le livre. C'est bien dans cette rhétorique de la métonymie que s'inscrit, au reste, le titre de celui-ci et les images qu'il recouvre. D'abord restes du corps, les cendres se réduisent à moins qu'elles-mêmes dans la troisième section, par un effet télescopique plutôt saisissant : « Cendres, cendres ° restes des sédiments ° morceaux de traces de mémoire ° incinération réincinération ° descentes des cendres ° poussières du haut lieu ° déchets à vendre au ciel ° mort du chemin de la Forêt ° brûlés parmi les restes ° de la table [∞] les larmes se mêlent aux brûlures » (p. 39). Plus loin, là où, dans le propos comme dans l'écriture, on sent le texte basculer vers la promesse de la parole et de la mémoire, les cendres deviennent un terreau fertile: « Je retiens ton regard, la brillance de tes yeux. Tout est dans nos yeux. Là est le commencement et la transmutation. O À partir des cendres, te donner le temps d'un poème » (p. 50). Gages de permanence et figures d'omniscience (peut-être de transcendance) dans le dernier poème (« J'avance pas à pas ° cherchant à lire les cendres brûlantes et froides ° j'y trouve les sédiments, restes consumés partiellement.º L'oubli ne se peut malgré la fin du feu. ° Cendres des corps montés ° au ciel retombant poussières »), elles semblent vouloir livrer elles-mêmes, toujours à demi-mots, la raison de leur histoire dans la très belle finale, qui fait d'ailleurs écho aux vers de la première section (voir notamment p. 17): « Tu fumes toujours une cigarette ° tête penchée entre ciel et terre » (p. 71).

Diane Régimbald aborde avec finesse un sujet difficile; Des cendres des corps atteste clairement la force de suggestion du langage poétique.

EMMANUEL BOUCHARD

JEAN ROYER

Des âges solitaires Écrits des Forges, Trois-Rivières et Éditions Phi, Differdange (Luxembourg), 2008, 92 pages

es âges solitaires contient deux suites complémentaires, soit « Poèmes familiers » et « L'écart », l'une en vers, l'autre en prose, qui explorent les différents visages de la solitude de l'humaine condition: « Dehors, tu marcheras seul, ° vers ta propre vérité ° comme tout un chacun ° dans la nudité de son être » (p. 26), « Poèmes familiers » est divisée en deux parties. La première, « L'héritage, la mélancolie », est consacrée aux origines, aux figures de l'enfance : d'abord le poète luimême, qui a laissé une main dans le ventre de sa mère, « petite main de malheur » (p. 16), signe du manque, source de mélancolie ; « ciel unique » (p. 17), la mère qui chante et dont la tendresse est une habitation; le père, terré dans un énigmatique silence ; la demi-sœur, « une enfant de l'amour » (p. 19), mystérieusement en allée ; les quatre frères morts-nés; le grandpère, « le donneur de bonbons à qui sourire » (p. 20). Voilà le peuple des « ombres de rêve » (Pindare) qui habitent le poète ; lui, il habite « la résonance de l'originaire » (p. 13). Tout n'est pas noir dans cet univers, loin s'en faut ; « Tout âge s'habille de bonheurs » (p. 17). Le ieune homme découvre le plaisir solitaire des livres, le pouvoir de consolation des arts. notamment de la musique, l'amour, qui lui apprend la perte, la mélancolie de l'échange, sa « nudité d'origine » (p. 40).

La seconde section, « Les blessures, la lumière », se penche sur l'âge adulte, avec son lot de découvertes, de premières fois, de blessures et de deuils. C'est l'âge de la résilience. Le poète vit le premier amour, le « mystère de la rencontre » (p. 55), mais aussi la rupture, la mort, dont celle du père et d'un ami très cher. Il interroge la nuit, « chaos de l'inhumanité ° des querres inutiles » (p. 64), entre autres fléaux. Avec Paul Chamberland, il nous prévient que « nous sommes près ° de perdre de vue le réel » (p. 66), à cause de l'emprise de l'image et du rêve. Le poète saturnien vit donc régulièrement l'épreuve de la réalité, de la solitude et de la souffrance. Mais heureusement qu'il y a l'amour, et, au-delà de l'amour, les tendresses. Invitant à la bonté, le poème apaise les « âges solitaires ». Les ayant traversés, le poète est à même de prendre la mesure du monde. Il connaît « à présent ° la mémoire des âges ° entre le chaos d'origine ° et la pensée de la mort ° ce qui [l]e rêve ° à la source du langage » (p. 62).

La seconde suite, beaucoup plus courte que la première, se termine par un texte de trois pages, « Le chant de l'écart » (entre soi et les

autres), qui résume bien l'ensemble et qui s'avère un magnifique testament d'une âme à une autre. Le poète fait la part belle à la tendresse, lui qui a tant écrit sur l'amour : À patience d'aimer, Depuis l'amour, Poèmes d'amour, L'Amour même. Royer nomme les trois chemins de la tendresse : le regard, l'écoute, la parole. Sans elle, nous sommes perdus: « Tous ces visages qui t'habitent à l'infini de la tendresse corrigent les guerres et les peurs de l'autre » (p. 83). Les poèmes de Royer témoignent de cela, de « L'énigme d'exister que la poésie enchante » (« L'âge d'or », p. 82), appellent à la solidarité. Ce n'est peut-être pas très original, mais c'est fort juste. Et urgent.

YVES LAROCHE

RÉCIT

CLAUDE DESMARAIS

Une affaire de rien Les éditions du Vermillon, Ottawa 2008, 259 pages

e récit de Claude Desmarais, « jeune » écrivain et retraité de la fonction publique fédérale, relate son incursion dans le monde agricole. Une période étourdissante de sa vie, pendant laquelle la moindre démarche s'est enlisée dans l'imprévu avant de connaître un quart de succès ou d'aboutir à un fiasco. Cette chronique débute en 1973, avec l'achat d'une ferme dans l'Est ontarien, et se termine dix ans plus tard par une décision crève-cœur mais réfléchie : la vente de son exploitation agricole et un retour en ville.

Exalté par ses souvenirs d'enfance, l'auteur a longtemps souhaité s'établir à la campagne. Un jour, l'occasion de réaliser son rêve se présente et, sans trop de mal, il parvient à attirer femme et enfants dans l'aventure. Cet homme, qui se refuse à faire de l'agriculture en dilettante, se garde bien d'annoncer tous les projets qu'il couve, d'autant que la rénovation de sa nouvelle maison prend rapidement une tournure inattendue. En cherchant à amadouer ses proches, parfois abattus par l'aspect peu viable de l'entreprise, la formule une affaire de rien deviendra au fil des ans son leitmotiv.

L'auteur ne possède pas le mordant et la malice d'un Peter Mayle et le ton bon enfant qu'il adopte pour nous raconter ses mésaventures désamorce les accro-

chages. Lorsque le ciel lui tombe sur la tête, famille, amis et voisins rivalisent de générosité pour se porter à son secours. Des anecdotes, édulcorées par l'autocensure ou la nostalgie, veloutent une expérience par moments cauchemardesque. La recherche de « l'incontestable » authenticité présente également un écueil. Les redites et les détails rehaussés de nouveaux détails alourdissent une narration qui pourrait être resserrée. Un long paragraphe repris pour ainsi dire intégralement (p. 122 et 190-191) démontre un manque de riqueur.

Des tranches de vie nous font pourtant sourire (Cunégonde, la fricassée de marmottes...), tandis que d'autres élargissent sans doute un brin les connaissances d'un rat des villes (la vente aux enchères, les aléas du métier d'éleveur...) Vivre à la campagne a toujours exercé un puissant attrait sur le citadin. *Une affaire de rien* ? Un siècle auparavant, Bouvard et Pécuchet s'étaient cramponnés à une formule semblable.

GINETTE BERNATCHEZ

DANIELLE DUBÉ et YVON PARÉ Le bonheur est dans le Fjord. Excursion au pays du Saguenay XYZ éditeur, Montréal 2008, 230[3] pages

En 2005, Danielle Dubé et Yvon Paré publiaient *Le tour du Lac* en 21 jours, un récit de voyage qui racontait leur pèlerinage à bicyclette autour de cette presque-mer intérieure, en empruntant la Véloroute des bleuets. À l'été 2006, ils ont décidé de récidiver en parcourant, en automobile cette fois, une partie du Saguenay, puis le Haut-Saguenay. Les textes de Dubé sont reproduits en italique, ceux de Paré, en romain et sont, eux, publiés, au jour le jour, au moment de l'excursion, dans Le Quotidien de Chicoutimi, où l'auteur occupe le poste de chef de pupitre.

Partis de Chicoutimi, les deux voyageurs sont animés d'un seul but : faire connaître ce merveilleux coin de pays qui se perd dans les montagnes et les caps, et qui se déroule sur les deux rives du Saguenay, un presque-fleuve, entre Chicoutimi et Tadoussac. S'ils s'intéressent au paysage partout où ils passent, il sont aussi attentifs aux gens qui l'ont marqué par leur présence mais aussi par toutes sortes de réalisations, des

NOUVELLE

Un ton, une voix, un texte... Prix littéraires Radio-Canada (2001-2006) Montréal, XYZ éditeur. 2008, 228 pages

I y a plus de trente ans, la radio de Radio-Canada a institué un concours littéraire visant à récompenser des textes forts et inédits, soumis à un jury sous le couvert de l'anonymat, et ce, dans le but avoué de faire la part belle à l'écrit. En 2001, en s'associant à la CBC, cette compétition, ouverte autant aux auteurs confirmés que prometteurs, a pris le nom de Prix littéraires Radio-Canada / CBC Literary Awards. La maison d'édition XYZ a voulu souligner l'événement en publiant les œuvres gagnantes des premiers prix décernés entre 2001 et 2006.

Le recueil regroupe des textes appartenant aux trois catégories représentées dans ce concours: poésie, nouvelle et récit (depuis 2005, la catégorie récit de voyage s'étend au récit de vie). En guise d'introduction, le témoignage éloquent de Suzanne Myre (lauréate 2001) donne du poids aux retombées positives d'une récompense qui, au fil des ans, a encouragé nombre d'auteurs en devenir à faire de l'écriture une occupation pressante dans leur vie. Normand Chaurette, Arlette Cousture et Monique Proulx, pour ne citer que ces noms, apprivoisaient le métier d'écrivain lorsqu'ils ont mérité un tel honneur; d'où l'intérêt d'offrir aux lecteurs la possibilité de découvrir de nouvelles plumes.

Les auteurs réunis dans ce volume ont trouvé leur inspiration en se portant à la rencontre de l'autre. Du côté des voyageurs ébahis, le hasard des rencontres singulières et insolites... Avec cet ane qui guide l'intrépide vers Compostelle (« Alpha », Monique Joachim), avec l'étrangère bienveillante qui éclaire le mystère de la disparition d'un vieil homme à Cuba (« Guardalavaca », Mélanie Vincelette). Chez les poètes, convergence vers le serrement de cœur... Auprès de l'amie absente (Elle était belle comme une idée, Normand de Bellefeuille), du fils trop tôt disparu (« Pour du soleil Anatole », Tania Langlais). Enfin, chez les nouvellistes, affrontements décisifs et inoubliables... Entre la laideur et la beauté (« Gilles », Paul Labrèche), la lucidité et la naïveté (« Voir ailleurs », Hugo Dubreuil). Toutes ces voix uniques et conciliables se brisent sur la vulnérabilité de l'être humain, même lorsqu'elles cultivent l'ironie (« E.T. Phone Home », Suzanne Myre).

Traduits par Hélène Rioux, l'éditeur nous offre, en dernière partie, son choix des trois meilleurs textes anglais récompensés par la CBC. Une heureuse initiative puisqu'un auteur important comme Michael Winter (« La remarque que David a faite plus tôt ») ne jouit encore d'aucun rayonnement du côté francophone. Pour établir un pont entre les deux littératures, les textes de Kim Doré (« Comment voir le poisson rouge dans l'eau rouge du bocal »), de Dyane Raymond (« Trente-trois heures et demie Chicago-Montréal ») et de Paul Labrèche ont été intégrés à une anthologie jumelle publiée chez EWC sous le titre The Mind's Eye.

GINETTE BERNATCHE





gens accueillants, en symbiose avec la nature qui les entoure et que l'on apprend à connaître et à aimer sous la plume des deux écrivains, sensibles aux beautés des décors qu'ils découvrent et qu'ils immortalisent avec leurs mots qui savent susciter les émotions. Car les deux voyageurs savent montrer la grandeur des habitants qu'ils rencontrent, des gens tantôt connus, d'autres tout à fait inconnus, qui ont tous déployé une masse d'énergie pour accueillir les visiteurs et les charmer. C'est le cas des propriétaires de gîtes visités, des cuisiniers aussi qui, dans plusieurs

endroits, n'ont rien à envier, par leur talent et leur art de la table, aux grands chefs reconnus, ou encore des artistes et artisans, qu'ils soient chanteurs, musiciens, sculpteurs, peintres, jardiniers, etc., qui savent communiquer leur raison de vivre en exploitant leurs dons pour surprendre leurs visiteurs.

Lire Le bonheur est dans le Fjord, c'est parcourir quelques centaines de kilomètres à travers les montagnes et les rochers, dont certains très célèbres, les caps Éternité et Trinité, chantés par les poètes. C'est encore découvrir des lieux aux noms évocateurs: Chicoutimi, Rivière-Éternité, Sainte-Rose-du-Nord, Tadoussac, mais aussi la Maison des Lauriers, la Route des caps, les Eaux-Mortes, le sculpteur de pivoines, la Ferme cinq étoiles... C'est encore accompagner, avec leurs mots souvent poétiques et leurs images multicolores, deux écrivains qui savent communiquer leurs émotions devant un décor ou en présence d'un personnage rencontré. À lire tranquillement et à méditer, comme une prière.

AURÉLIEN BOIVIN

RECIT

JACQUES MATHIEU
Entre poudrés et pouilleux.
Le jeu des apparences à Paris
au XVII^e siècle. Récit historique
Septentrion, Sillery, 2008, 179 pages

Chaque livre a son histoire.
Celle de ce récit remonte à la publication, en 1998, du Premier livre de plantes du Canada, par les Presses de l'Université Laval. Le sous-titre choisi par les auteurs, Jacques Mathieu et André Daviault : « Les enfants des bois du Canada au jardin du roi à Paris en 1635 ».
Dans ce livre savant de 330 pages, Mathieu retrace l'œuyre d'un des



premiers grands botanistes français, Jacob (ou Jacques, ou Jacques-Philippe) Cornuti (ou Cornuty) qui, en 1635, avait publié la description de 90 plantes, pour la plupart d'origine canadienne, accompagnée de superbes planches par Pierre Vallet (Mathieu les attribue plutôt à Abraham Bosse). L'histoire ne s'arrête pas là : en 1967, André Daviault avait soutenu une thèse de Diplôme d'études supérieures, intitulée « Traduction commentée du Canadensium Plantarum Historia de Jacques Cornuti », thèse dirigée par Jacques Rousseau. On ne pouvait souhaiter meilleure équipe pour analyser la genèse du livre de Cornuty et l'intérêt pour les plantes médicinales au XVIIe siècle : la curiosité et le savoir-faire de l'historien alliés à la solide formation, la minutie et le soin des travaux du latiniste. (Un détail surprenant, toutefois, dans la bibliographie : malgré les centaines de citations de l'ouvrage de Daviault, son travail n'y figure pas.)

Si nous savons pour ainsi dire tout sur l'œuvre de Cornuty, pourquoi avoir rédigé un « récit historique » ? La raison est simple : Cornuty est d'une désarmante discrétion sur sa vie privée. Par ce flou délibéré, ce manque d'informations, le personnage invite à la spéculation, d'autant plus que les circonstances entourant sa mort ne manquent pas de piquant. Médecin ancré dans l'enseignement orthodoxe à l'Université de Paris, ce qui signifie le traitement des maladies par les plantes, lui et deux autres médecins avaient suivi le nouvel enseignement de Montpellier et utilisé de l'antimoine, proche de

l'arsenic, dont la toxicité était par ailleurs bien connue des peintres du Moyen Âge et de la Renaissance qui l'utilisaient pour imiter l'or. Cornuty l'avait prescrit à une femme enceinte, probablement pour provoquer le vomissement; elle en prit une trop forte dose et mourut dans la nuit. Le médecin avala la même substance ainsi que de la thériaque (contenant de l'opium), se donnant ainsi la mort. Pour mieux cerner le personnage du médecin, Mathieu en recrée la vie en se basant sur ses connaissances de la société parisienne du XVII^e siècle tout en approfondissant ce qu'il appelle « le jeu des apparences ». Pour cela, il invente une nouvelle épouse à Cornuty, Catherine Sevestre (la véritable étant Anne Bergeret, de qui nous ne savons presque rien), descendante de libraires et imprimeurs expulsés de France à cause de leurs affinités avec les alchimistes. Cette Catherine s'avère également experte en plantes. C'est aussi par elle que le médecin apprend à apprécier les tissus, leurs qualités, les couleurs, à soigner son apparence à l'aide de crèmes, de parfums, tout comme il s'intéresse aux médicaments nouveaux. Autrement dit, il meurt pour avoir suivi les goûts de sa femme.

Les Italiens diraient de ce récit : Se non è vero, è ben trovato. Mais pour apprécier ce livre, il faut lire celui qui est paru en 1998 sur l'œuvre magistrale du botaniste pour qui Linné, cent ans plus tard, aura des mots élogieux.

HANS-JÜRGEN GREIF

GILLES ARCHAMBAULT Les rives prochaines Éditons du Boréal, Montréal 2007, 190 pages

ce jour, Gilles Archambault a signé plus d'une vingtaine de livres, 29 pour être exact, si l'on comptabilise son dernier roman, Les rives prochaines, qui nous transporte au cœur des crises existentielles de trois personnages.

Les rives prochaines rend compte du quotidien de Marcel, de Marie-Ange et de Marin, Septuagénaire, Marcel tente de tisser des liens solides entre lui et son fils Marin. Avant opté jadis pour une vie frivole composée de nombreuses conquêtes, l'homme d'âge mûr se retrouve tiraillé vis-à-vis de son rôle parental non assumé. De son côté, Marin, dans la trentaine, partage son temps entre sa carrière de comédien peu reluisante et son envoûtement pour une ancienne compagne et son jeune garçon. Les deux hommes se retrouveront en cohabitation avec Marie-Ange, une amie de longue date, qui cherche à se positionner, tout comme les deux hommes, par rapport à certains questionnements de la vie. Cette dernière soutiendra le projet central du livre, la relation entre un père et son fils, et contribuera à son évolution en y apportant une touche de délicatesse. Le lecteur pourra observer l'évolution de ces trois êtres à travers leurs diverses relations empreintes d'altruisme. C'est par le biais d'une narration omnisciente que Gilles Archambault réussit à plonger au cœur de l'âme des trois protagonistes. En effet, à tour de rôle, chacun dans une sorte de récit intérieur, ils mettent ainsi à nu leur tristesse, leurs angoisses et même leur allégresse.

À la lecture des Rives prochaines, le lecteur averti pourra observer l'humanité des trois personnages auxquels il s'identifiera peut-être. Bien plus qu'un roman, Les rives prochaines renvoie l'image grossie d'une collectivité moderne dans laquelle la mélancolie de l'existence occupe une place prépondérante. De cette façon, divers thèmes telles la jeunesse, la vieillesse, l'amour, la souffrance ou encore la mort nous rappellent qu'il reste toujours une rive à atteindre.

FLORENCE BUJOLD-JARRY

SUZANNE AUBRY Fanette. À la conquête de la haute ville Libre Expression, Montréal 2008, 472 pages

En 1847, une famille irlandaise fuit la famine : les parents meurent lors du passage en Amérique, deux frères sont envoyés au Nouveau-Brunswick, tandis que Fanette et sa sœur Amanda échouent sur une ferme, au Québec, Amanda, quatorze ans, est violée par le fils aîné de la famille d'accueil. Elle s'enfuit avec un marchand de bois, aussitôt assassiné par ce malfrat odieux qu'est ledit fils. Exit Amanda. Fanette fuit à son tour ces terrifiants fermiers (on est proche des mésaventures d'Aurore). Elle est accueillie par l'héritière d'une seigneurie, étudie chez les Ursulines à Québec, se lie d'amitié avec la fille d'un notaire de la haute-ville, tombe amoureuse du fils de ce dernier, l'épouse, devient membre du clan de la Grande-Allée où chaque notable a son secret inavouable. Le notaire, homme froid et calculateur, n'a rien fait pour sauver sa maîtresse qui s'est noyée au cours d'une excursion. À la fin du livre apparaît le frère de la maîtresse, désormais richissime. Il ne vit que pour venger la mort de sa sœur.

Fanette est le premier volet d'une saga en six tomes. Armez-vous de patience et sortez vos mouchoirs : les hommes sont des monstres (avec une exception), alors que les femmes sont des saintes en devenir, il ne leur manque que l'auréole. Dans ce long récit, les lectrices - j'insiste, la saga s'adresse avant tout à un lectorat féminin - peuvent se féliciter de pouvoir tout prédire : le violeur sera pendu, Fanette retrouvera sa sœur dont le fils est (vous l'avez deviné!) celui du violeur, le nuage noir audessus de la tête de l'odieux notaire crèvera dans le prochain volume. La voix narrative, omnisciente, noie tout doute possible dans une logorrhée irrépressible (et glisse sur des peaux de bananes : par exemple, il n'existe pas de « porcelaine de Delphe » mais seulement de la favence de Delft, etc.). Tout est expliqué, et les portraits, en noir et blanc, ne sont jamais nuancés. Le tableau de la ville de Québec du XIX^e siècle manque curieusement de couleurs et d'odeurs. Il pleut ou il fait beau, selon l'action et les états d'âme de

Fanette « à la conquête de la haute ville ». Même le titre du bouquin est mal choisi. Fanette n'a pas d'ambitions sociales; son amour pour Philippe (un homme « rose » avant la lettre) est accidentel; la petite Irlandaise ne veut pas conquérir quoi que ce soit mais seulement garder son Philippe. Les questions ouvertes sur le prochain tome (le fils d'Amanda, est-il vraiment le fruit du viol ?, que fera le frère de la maîtresse novée. enceinte, pour détruire le notaire ?, et ainsi de suite) sont concentrées dans les dernières pages. Espérons que le prochain volume posera des énigmes plus difficiles à résoudre. Moi, je n'ai pas envie de lire la suite.

HANS JÜRGEN GREIF

NIC BALTHAZAR

Ben X

Adapté du néerlandais par Benoît Hornyak Éditions du Boréal, Montréal 2008, 113 pages. Coll. « Boréal inter »

ans sa version originale en néerlandais, Ben X a connu un grand succès. Par la suite, il fut adapté au théâtre avant de triompher au cinéma en remportant de nombreux prix, dont le Prix œcuménique, le Grand Prix des Amériques et le Prix du public au Festival des films du monde de Montréal, en 2007.

Ben est autiste. Il aime la certitude et la régularité, sa vie est calculée à la minute près. Son réveil sonne à six heures douze précises, il prend l'autobus à sept heures vingt-sept, s'assied à la même place et introduit le même CD dans son lecteur tous les jours. Autrement, c'est l'angoisse et l'insécurité.

Ben cherche à se faire petit, invisible... mais ce n'est pas si simple. La réalité le rattrape rapidement. Victime désignée de deux « camarades » de classe qui trouvent leur plaisir dans le harcèlement et l'humiliation, Ben doit essayer de survivre. Chaque jour. Parce qu'il est différent.

Pour fuir ce monde hostile qui le rejette, Ben s'enferme au grenier et se réfugie tous les soirs derrière son clavier, sous le pseudonyme de Zorro. Il se plaît à vivre dans ce monde virtuel de clavardage et de jeux vidéo qui l'accepte tel qu'il est, jusqu'au moment où il subit l'ultime humiliation. Ben est ridiculisé devant toute l'école. Alors, une seule solution s'offre à lui : le « démon » doit





mourir. Mais qui est ce « démon », ces agresseurs ou ce mal qui le ronge de l'intérieur ? Peut-être bien un peu des deux, au bout du compte.

Puis Barbie entre dans sa vie. Et cette rencontre n'était pas prévue dans son plan...

Certes, Ben X est un bon thriller. Nic Balthazar sait tenir son lecteur en haleine jusqu'au dernier mot. La finale est tout simplement ahurissante! Mais le roman donne plus que des sensations fortes... À travers le témoignage d'une existence pathétique, il pose une réflexion sur la vie, sur les manières des gens, sur ce monde parfois si cruel qui ferme les yeux sur les conséquences de ce qui ne paraît n'être qu'un jeu d'enfant.

Ben X est un roman sur la souffrance humaine, une histoire touchante qui fait parler des parents désemparés, qui donne la parole à ceux qui souffrent en silence du regard blessant des autres.

Un bref moment de vérité et de poésie. Une merveille, tout simplement!

ÉLOÎSE ST-PIERRE



es êtres qui écrivent des livres, comme ceux qui en inspirent, sont les seuls êtres auprès desquels je suis constamment sous un charme » (p. 73), avoue la narratrice du roman de Corinne Bayle. À vrai dire, cette femme, qui se dévoile si peu au fil du récit, s'attache surtout à ceux qui ont eu recours à l'imaginaire pour se rapprocher de la vérité. Musées, lieux de culte, théâtres et bibliothèques abritent les fantômes consolants qui assoupissent les démons de son esprit. D'aucuns se sentent en fusion avec la nature, ils y retrouvent une sérénité mélancolique et apaisante. Or, dans cette fiction intimiste, l'héroïne vit plutôt en symbiose avec l'art, seule réponse valable à ses angoisses.

Sur les pas de celui qui est parti, elle parcourt Saint-Pétersbourg, s'abandonnant à la méditation. Le souvenir de ses lectures lui permet de voyager à rebours du temps, en explorant des lieux magiques remodelés par le songe. Sidérée par des images évocatrices, elle fait station devant un tableau, une cathédrale, un jardin... « C'est pour de telles sensations de plénitude que je m'enfonce dans mon rêve » (p. 24), dit-elle. Un aveu douloureux jette toutefois une lumière crue sur ce vagabondage onirique. « J'ai laissé partir celui que j'aimais, me consacrant à une existence absolument vaine... » (p. 37).

Corinne Bayle enseigne la littérature à l'Université de Brest. Elle s'est beaucoup intéressée à l'œuvre de Gérard de Nerval, qui projette, semble-t-il, une ombre protectrice sur ses écrits. Le roman érudit qu'elle signe ne s'adresse pas à l'amateur de suspenses, mais il ne sacrifie en rien le mystère au savoir. Sa facture poétique s'inscrit dans une démarche créatrice personnelle qui marie étrangement le rêve à la réalité.

GINETTE BERNATCHEZ

JACQUES CÔTÉ Le chemin des brumes éditions Alire, Lévis 2008, 370 pages

près presque trois ans d'attente depuis La rive noire, qui s'était avéré un succès sur toute la ligne, Jacques Côté publiait au printemps dernier la quatrième enquête de l'inspecteur Daniel Duval. Le dernierné de Côté, Le chemin des brumes, a ceci de particulier que l'intrique se déroule au Lac-Saint-Jean - alors que l'auteur natif de la région de la Capitale-Nationale nous avait habitués à des enquêtes se situant à Québec.

Cette fois, on assiste à la disparition de Vincent Hébert, un garçon qui vient à peine d'entrer dans l'adolescence et qui se retrouve seul dans la vaste forêt que traverse la route qui joint La Tuque (Mauricie) à Chambord (Lac-Saint-Jean), La tâche des lieutenants-détectives Duval et Harel n'est pas simple : aussi bien chercher une aiquille dans une botte de foin. Comme si retrouver Vincent ne suffisait pas, Duval doit enquêter sur les meurtres du grandpère et du frère du disparu - ceci ayant provoqué cela.

Si j'avais à classer en ordre d'excellence (et d'intérêt) les quatre romans qui mettent en scène Duval, je placerais Le chemin des brumes au troisième rang, derrière Le rouge idéal et La rive noire. J'ai plus ou moins cru aux aptitudes du jeune Vincent (13 ans...) en forêt, eût-il été scout. Comme on se demandait

comment le narrateur-personnage du Souffle de l'Harmattan de Sylvain Trudel pouvait être aussi lucide et mature malgré son jeune âge, on se demande comment Vincent peut résister à la peur et affronter la forêt sans véritablement paniquer, avec plus d'aplomb qu'en aurait... l'auteur de ces lignes, par exemple. Il faut également admettre que l'intrique est moins palpitante que celles des deux précédentes enquêtes de Duval - probablement parce que la forêt a trop peu à offrir en rebondissements. J'aurais sans doute aimé aussi qu'on exploite davantage cette nouvelle facette de Daniel Duval qu'était sa paternité, puisque le communiqué de presse d'Alire annonçait que Le chemin des brumes offrait une réflexion à ce sujet. Peutêtre a-t-on jugé que ce n'était pas le rôle du polar.

Aussi, le fait que l'histoire se déroule au Lac-Saint-Jean a bien entendu incité Côté à doter certains de ses personnages (le policier Harvey, originaire de Roberval, principalement) du parler régional propre à mon coin de pays. Il est toutefois difficile de transmettre à l'écrit le parler jeannois en évitant la caricature. Ainsi, le lecteur trouvera les « à cause ? » et « faire simple » qu'avait popularisés Dédé Fortin dans une des chansons des Colocs, l'insulte « gigon » (surutilisée par Harvey) et le « là là » rendu célèbre par Guy A. Lepage lors d'un Bye Bye à Radio-Canada – et comme le faisait Lepage, Côté ne l'emploie pas tout à fait ici dans le respect de l'usage qu'on en fait chez nous.

Il faut, malgré ces traits plus caricaturaux, saluer le travail de recherche effectué par l'auteur dans le but de mieux dépeindre le Lac-Saint-Jean, J'ai été étonné. notamment, que Côté connaisse l'appellation « Chambord-Boucane » qu'on attribuait iadis au village de Chambord, ainsi que l'existence de framboisiers en bordure de la voie ferrée qui balafre le village (j'ai moimême eu l'occasion, par le passé, d'en prendre connaissance de visu), un secret bien gardé. Je sais aussi que l'auteur a étudié des cartes de la région pour bien se représenter la forêt où se perd Vincent Hébert, et qu'il a disposé de l'éclairage d'un Jeannois afin de comprendre l'imaginaire de chez nous.

Malgré quelques failles, à mon avis, le dernier roman de Côté nous





garde quand même captif, l'auteur connaissant bien les rouages propres au polar - et ayant fait de Daniel Duval un enquêteur parmi les plus charismatiques de la littérature policière québécoise.

STEVE LAFLAMME

GILBERT CHOQUETTE Entre deux âmes Préface de Marie Desjardins Humanitas, Brossard

2007, 394 pages

n roman immense, destiné aux happy few: pendant six mois (nous sommes en 1997), un romancier quinquagénaire suit dans son journal sa vie à la dérive : sa femme se meurt, ses amis l'abandonnent ou se comportent de façon infâme, il perd son emploi de chargé de cours dans une université montréalaise. En même temps, il fait la connaissance d'une jeune femme peintre, une surdouée dont la première exposition solo est un four. Parallèlement, il se lie d'amitié avec une Française après avoir lu son annonce dans Le Nouvel Observateur. Ce qui semble d'abord une série de jérémiades sur l'injustice du monde - les livres du romancier sont ignorés par la critique et se vendent à peine, ses étudiants sont ignares, les enfants du narrateur le méprisent - et une reprise de l'épisode de Job qui perd tout, sauf la foi, se mue bientôt en une intelligente, voire exhaustive étude de l'âme humaine, de sa bassesse d'abord, ensuite des hauteurs qu'elle peut atteindre, la masculine au contact de la féminine surtout. Goethe ne disait-il pas : « L'éternel féminin nous élève » ? Les récriminations de l'homme qui, tout au long de cette autofiction, s'observe avec l'attention d'un scientifique, se coupe, non sans plaisir, en tranches qu'il analyse ensuite, presque sans complaisance, sous le microscope, pourraient repousser l'éventuel lecteur, tout comme la langue utilisée, frisant parfois le pastiche d'un auteur du XVIIIe siècle : « Ainsi le roman de ma vie dont ce journal prétend tenir la chronique restera pur document sur une carrière de lettré à la fin du millénaire, pure trace que son auteur aura laissée derrière lui comme parfait témoignage de son impuissance. Déposition d'un fonctionnaire du désespoir qui sur son cheval se retourne pour mesurer le chemin parcouru » (p. 132).

JOHANNE ALICE CÔTÉ L'incisure catacrote

Les éditions Michel Brûlé, Montréal 2007, 104 pages

Née en 1960, l'auteure de *L'incisure* catacrote appartient à cette phratrie d'écrivains qui ont suivi un chemin long et rigoureux avant d'apparaître sur la scène littéraire avec un premier roman. Johanne Alice Côté est entrée dans l'écriture par plusieurs portes dérobées chanson, conte, poésie, nouvelle… Ce parcours éclectique, émaillé de récompenses, a débouché un jour sur un petit livre étonnant, d'une sombre densité.

L'incisure catacrote... D'emblée, le titre intrigue, mais la citation en incipit nous éclaire sur la nature de ce phénomène d'origine physiologique. Le roman est d'ailleurs divisé en quatre parties qui font métaphoriquement référence au système artériel: phénomènes électriques, révolution cardiaque, arythmie et toc tac pause – une expression figurée suggérant le rythme cardiaque. L'oreille collée sur le souffle de son héros, l'écrivaine ausculte le siège des sentiments.

En marchant sur la rue, à la recherche d'une encoignure qui pourrait l'avaler, le narrateur soliloque. À voix basse, à voix haute... Entre les lignes, le lecteur dépiste rapidement l'itinérant croisé un jour dans la ville. Il se rappelle la main tendue, le discours entortillé, le mal-être. En proie à un malaise indéfinissable, il se souvient avoir souhaité couper court à cette rencontre. Cette fois, subtilement, la romancière l'invite à s'arrêter. Sans hausser le ton, quidé par la sagesse et la déraison, son personnage égrène naïvement ses pensées : souvenirs d'enfance, fragments d'un quotidien cahoteux, délire mystique... Son récit, même chaotique, lui redonne sa part d'humanité. Sa parole devient le fil d'Ariane dans le labyrinthe de son esprit. Et un rapprochement inattendu avec cet homme s'opère.

La structure aérée du roman et la concision poétique de la langue composent un ensemble frappant. La candeur et la sensibilité du héros séduisent. « Ils sont rares ceux qui laissent jaillir leur bonheur comme une fontaine. Mais, parfois, il m'arrive d'être rafraîchi par le suc d'extase d'une tête heureuse » (p. 45), remarque-t-il. Comment résister au charme de celui qui se délecte simplement de la joie des autres?







Ce professeur de français, dont les principales références sont Malraux, Mauriac et Gide, en plus de la littérature du XVIIe siècle, réfléchit sur l'essence de l'Art, de l'Amour, dans l'abstrait et, parfois, le concret, Hésitant souvent entre l'essai, le développement d'une théorie empruntée à la philosophie et à l'histoire de l'art, Entre deux âmes risque de s'aliéner le public puisque le roman doit être lu très lentement - exigence à laquelle les lecteurs d'aujourd'hui se plient difficilement : si on lit, et on lit peu au Québec, comme tout le monde le sait, surtout peu de romans réputés « difficiles », il faut prendre son temps. Car le narrateur nous dit en toute franchise : « Je n'écris plus que pour moi » (p. 258). Ce nouveau roman de G. Choquette se révèle alors une œuvre majeure à laquelle il faut - enfin! - rendre justice.

HANS-JÜRGEN GREIF

LOUISE DESJARDINS Le fils du Che Boréal, Montréal 2008, 172 pages

ouise Desjardins est en train de se tailler une place importante dans les lettres québécoises. Après quelques recueils de poésie et trois romans remarqués (voire remarquables, dans le cas de La louve), voici qu'elle vient de publier Le fils du Che, un autre roman dans lequel elle s'intéresse encore aux relations parents-enfants (ou plutôt adolescents), tout en privilégiant le conflit entre le familial et le social, entre la sphère privée et la sphère publique.

L'intrigue met en scène Alex, un adolescent de treize ans à peine, en conflit ouvert avec sa mère, Angèle, qu'il déteste au point de rêver de la tuer. Car, aux yeux du jeune, cette mère a tous les défauts, dont celui de refuser de lui parler de son père, qu'il ne connaît pas, qu'il n'a même jamais vu, et qu'il doit se contenter d'imaginer. Il le voit tantôt sous les traits d'« un révolutionnaire comme Che Guevara avec son béret » (p. 89), ou « les cheveux en bataille [...] parcourant la forêt comme grandpapa, pas pour tuer un original mais pour tuer des hommes », tantôt il le voit « bien habillé, comme le père de Lola, qui sort tous les jours pour aller travailler dans un bureau et qui revient le soir fatiqué, un homme tout à fait normal » (p. 17). Mais

peut-être ce père est-il en prison, ou malade, ou handicapé. Bref, ce personnage mystérieux l'obsède, au point qu'il a de la difficulté à fonctionner à l'école et dans la société. De plus, le refus de sa mère contribue à envenimer les relations avec elle, qu'il traite de tous les noms et envers qui il manque souvent de respect, sans toutefois se questionner sur sa conduite répréhensive. Un jour, cependant, ce père, un Chilien prénommé Miguel, avec leguel sa mère a eu une aventure alors qu'elle suivait des cours d'espagnol dans un cégep de la région de Montréal, réapparaît à l'insu d'Alex et tente de convaincre Angèle, son ex-maîtresse, de lui permettre de le rencontrer, elle qui a fait la promesse qu'il ne le verrait jamais avant que son fils ait atteint l'âge de dix-huit ans. Son refus est catégorique. Mais le père persiste et rend visite à Anita, la mère d'Angèle, qui lui ménage une rencontre dans un restaurant du coin, ce qui provoque un drame : Angèle disparaît, bien décidée cette fois à confier son fils à son père et à s'engager dans le développement communautaire, dans un pays défavorisé, elle que sa propre mère considère comme une femme empâtée, qui a les mains pleines de pouces et qui est incapable de gagner sa vie.

Le fils du Che est un roman troublant, qui ne laisse pas indifférent, car il jette un regard impitoyable, voire cynique à l'occasion, sur la société québécoise des années 1970. Les grands-parents d'Alex, Raoûl et Anita, partisans avoués du Che, dont les photos trônent dans toutes les pièces de leur maison, et marxistesléninistes, ont passé des années à vouloir changer le monde, sans se préoccuper de leurs deux enfants, laissés à eux-mêmes. Point étonnant qu'Angèle soit si mal préparée pour élever seule son enfant, quand elle décide de prendre en charge son éducation. Elle échoue et son ado taciturne, handicapé (il claudique depuis un accident), qui a la manie de s'arracher les cils, est incapable de communiquer avec les autres, sauf à l'occasion avec Lola, la petite voisine qu'il contacte par courriel, quand il ne joue pas à Pac-Man. La situation se détériore au point qu'il frappe sa mère, pour laquelle il ne ressent que

Roman dur, certes, mais qui témoigne de notre monde en

détresse, souvent en révolte, un monde qui a oublié les contacts avec l'humain au profit de l'ordinateur. Mais roman à lire pour la beauté du style de la romancière et pour l'art de dire plus avec une économie de

ALIBÉLIEN BOIVIN

GERMAIN DION La fille de la danseuse Éditions du Vermillon, Ottawa 2008, 296 pages Coll. « Rompol »

ne étrange série d'enlèvements d'enfants sévit dans la région de Laval. La plus récente victime est Karélie Coulvée, la fille de Gabrielle Jutras, la danseuse étoile de la troupe Les nuages d'argent. Le père de la fillette, parti en Amérique latine, est rapidement mis hors de cause. L'inspecteur Sylvain Lebonnaire prend en charge l'enquête qui stagne. L'entourage interrogé garde le silence, ou n'a souvent rien remarqué, ce qui complique le travail de la police de Laval. D'autant plus que rien ne semble apparemment relier les divers événements entre eux...

N'avant pas de renseignements sûrs pour commencer son enquête. Lebonnaire est forcé d'improviser pour rassembler toutes les éventualités. Les recherches n'avancent pas. Les Jutras accusent l'incapacité de la police de Laval à arrêter le coupable. Or, la complicité du silence règne dans la famille qui évolue par ailleurs dans une mer de complications : un neveu toxicomane, un ami d'enfance ialoux, un ancien amant ambitieux à la réputation douteuse, un demi-frère fraudeur et contrebandier dont on cache de prime abord l'existence.

Puis Gabrielle recoit des nouvelles du ravisseur. Une lettre, non signée, avec l'un des deux rubans à cheveux de Karélie : « Pour obtenir l'autre. c'est soixante-dix mille dollars. Instructions suivront ». Chose étrange : il n'insiste pas pour obtenir la rançon, ne répète pas la demande, ne donne aucun délai. Cette seule intervention n'ajoute rien à l'enquête. Pas de motifs, pas d'enfants, et le temps file...

Alors, une fillette disparue depuis des mois est retrouvée morte dans un parc peu fréquenté de l'Est de Montréal. Le corps d'une seconde victime gît dans un ancien dépotoir désaffecté, une balle dans la tête. Gabrielle reprend ses activités

régulières dans l'angoisse, sa fille pourrait bien être la prochaine à

Mais qui est cet homme qui passe et repasse sans cesse devant la maison de Gabrielle dans une Civic noire? Et cette femme excentrique à l'air pincé qui garde un énorme ours en peluche sur la banquette arrière de sa voiture ? D'où proviennent les appels importuns répétés avant l'enlèvement de Karélie ? La carte d'affaires d'un ancien pâtissiertraiteur retrouvée devant l'entrée de Gabrielle sera la clé du mystère...

La fille de la danseuse est le premier suspense de François Dion, Son écriture est parfois malhabile et boiteuse, mais l'ensemble est réussi. L'histoire demeure sans contredit fort intéressante, et la finale, tout simplement ingénieuse. Bravo!

ROBIN JENKINS La colère et la grâce Traduit de l'anglais par Françoise du Sorbier Albin Michel, Paris, 2008, 311 pages

Coll. « Les grandes traductions »

l'éditeur nous annonce que Jenkins, décédé en 2005, est considéré en Grande-Bretagne comme l'un des plus grands romanciers du XX° siècle. L'éditeur le compare à John Le Carré et à Graham Greene. Pour les besoins de ma critique, je viens de relire Stamboul Train de Greene. Le roman de Jenkins et celui de Greene n'ont qu'un point en commun, celui d'un voyage ahurissant. Pour le reste, Jenkins ne souffre d'aucune comparaison. D'après moi, le livre de cet auteur est de loin supérieur à celui de Greene. Si vous aimez les sensations fortes, c'est ce livre qu'il faut lire, en attendant la traduction de l'un ou l'autre des trente romans de Jenkins.

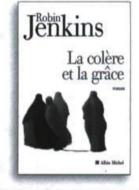
Il se peut que le sujet du roman, publié en 1960, au titre mal compris et mal traduit (en anglais, Some kind of grace), ait été la raison principale pour le présenter au lectorat francophone. L'action se déroule en Afghanistan, McLeod, diplomate britannique à la recherche d'un ami de jeunesse et de sa compagne, apprend que, selon la version officielle, le couple a été assassiné dans un village non loin de Mazarat. McLeod n'y croit pas, connaissant la corruption, la cruauté des dirigeants, les exécutions sommaires par les autorités locales. Le lecteur suit McLeod dans un immense périple à travers le pays et retrouve, aussi à bout de souffle que le narrateur, le couple, réfugié dans une vallée isolée et accueilli par des

montagnards farouches, décidés à défendre leur territoire menacé par des prospecteurs russes. La relation particulière du couple, je n'en parle pas. Ce serait vous enlever le plaisir de lire.

Mené d'un train d'enfer et, pourtant, donnant l'impression que le temps de ce voyage s'étire de manière indéfinie, ce récit prouve que rien n'a changé depuis le temps où ce pays était encore une monarchie, même si nous retrouvons intacts les bouddhas géants de Kalak, taillés dans le rocher rouge. Quant aux Talibans, on comprend qu'ils n'ont fait que ce qu'ils ont appris des mollahs et de leurs parents. Ce pays d'une sauvage beauté, où hospitalité rime avec trahison, n'a pas changé. D'où l'actualité du roman.

Une mise en garde, cependant : sans être mauvaise, la traduction aurait gagné à être révisée, et les nombreuses coquilles, agaçantes à souhait, auraient dû être corrigées. Le travail d'édition a été bâclé. Lisez ce livre malgré cette réserve, il en vaut la peine, mais ne le lisez pas si l'un de vos proches est en Afghanistan. La férocité des mœurs, l'implacable climat, une civilisation millénaire bâtie sur une justice et des codes inaccessibles pour l'Occidental vous feront craindre le pire.

HANS-JÜRGEN GREIF

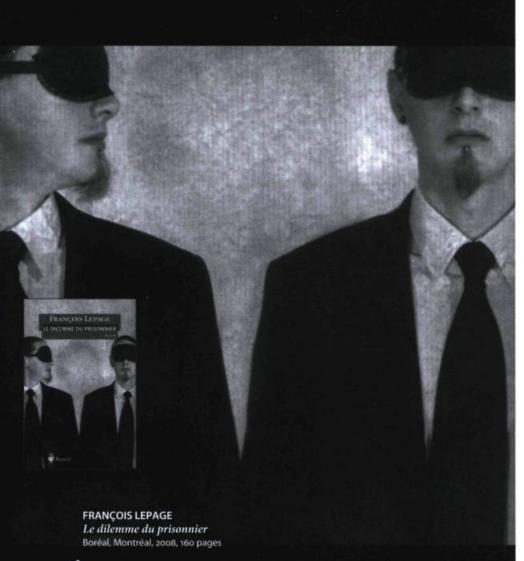


MONIKA FETH Le cueilleur de fraises Traduit de l'allemand par Sabine Wyckaert-Fetick Hachette, Paris, 2008, 417 pages

ès le début de ce polar, nous savons qui est le tueur en série. Quand il séduit une adolescente, en classe terminale d'un lycée allemand, ses deux amies commencent à traquer le meurtrier, entravant ainsi les travaux d'un inspecteur de police. Le récit est rendu plus croustillant puisqu'une historiette d'amour se dessine entre la mère d'une des amies, célèbre auteure de polars, et l'inspecteur (rassurez-vous, les policiers allemands et les auteures à succès ont l'habitude de rester fidèles à leurs anciennes amours). Naturellement, la plus entreprenante des jeunes filles tombe dans le même piège que sa copine assassinée. Elle sera sauvée in extremis par un vieux chien. Le méchant cueilleur de fraises si séduisant, psychopathe en plein délire, sera coffré. Happy end.

Le roman, clairement écrit pour captiver de jeunes lectrices, est bien ficelé, la traduction est convenable, l'intrique, rondement menée. Il donne également une bonne image de la jeune génération allemande au sein de laquelle chacun dispose d'un téléphone portable et d'assez d'argent pour se permettre de petites et de grandes folies. Belle mise en scène également des milieux défavorisés (la dernière victime, jeune fille brillante mais en train de dériver, en fait partie). Un livre sympathique, sans grande ambition, mais qui saura charmer les adolescentes.





travers de courts chapitres, François Lepage nous présente la vie de personnages qui n'ont à première vue rien à voir les uns avec les autres. L'intrigue révélera toutefois peu à peu leur lien tragique alors que les bouleversements moyen-orientaux qui secouent encore le monde rejoindront la côte est de l'Amérique, un certain jour de septembre 2001.

L'Afghanistan et les États-Unis occupent les deux points de tension de ce roman à thèse. Ses quatre personnages naviguent dans les eaux troubles qui séparent deux cultures, deux mondes dont la rencontre s'est effectuée politiquement avec opportunisme pendant la Guerre froide et s'est transformée en un affrontement sanglant par la suite. C'est dans ce contexte que Martin, un jeune professeur d'études culturelles d'une université de Pennsylvanie, concevra une théorie qui fera de lui un suspect aux yeux des autorités étatsuniennes, que Laetitia s'envolera pour l'Afghanistan afin de participer, en toute bonne foi, à un projet d'aide humanitaire mené par des gens corrompus et que Pierre tentera de profiter de l'instabilité de ce peuple et de ses structures politiques pour assouvir ses sombres desseins criminels. Alors que Martin sera pris au piège de la paranoïa américaine, Pierre, lui, fera face à une puissance meurtrière encore plus brutale que la sienne, celle de Morghad. Ce haut dirigeant des forces talibanes tentera par le fait même d'écraser de sa supériorité haineuse cette honnête représentante des forces humanitaires internationales, Laetitia.

Si la prose de ce premier roman manque parfois de finesse et de densité, il faut du même coup admettre que la préoccupation qu'affiche l'auteur pour une crise qui déchire encore nos sociétés tire ici profit d'une approche qui déborde le genre romanesque à proprement parler. Professeur de philosophie à l'Université de Montréal, François Lepage possède une perspective particulière de ces enjeux contemporains. On pourra apprécier l'expérience qu'il aura voulu tenter, c'est-à-dire la démonstration de la problématique sociologique et philosophique qu'indique le titre, attendu que le lecteur trouve la relative minceur psychologique des personnages suffisante (ce qui n'est pas assuré...).

GABRIEL LAVERDIÈRE

MAXIME HOUDE Le poids des illusions éditions Alire, Lévis 2008, 465 pages

axime Houde est un jeune Vauteur de romans policiers qui publie aux éditions Alire depuis 2000. Le poids des illusions est son cinquième roman mettant en scène le détective privé Stan Coveleski.

Dans Le poids des illusions, Coveleski se remet péniblement de la mort tragique de sa femme (survenue à la fin du précédent opus de Houde). Cette convalescence du cœur et de l'âme le fait mener maladroitement une enquête de routine (dans la première partie du roman, judicieusement intitulée « La chute de Coveleski »). Dans la seconde section du roman, Coveleski se ressaisit et mène de front une enquête portant sur l'assassinat mystérieux d'un jeune pianiste montréalais. Le détective est appelé à investiguer sous le mécénat de Charles Vaucaire, un riche bourgeois qui souhaite que Coveleski soit en mesure de disculper son fils, Pierre-Paul, que Vaucaire soupçonne.

J'avais beaucoup aimé Le prix du mensonge, le quatrième et avantdernier roman de Maxime Houde. Je ne peux, hélas, en dire autant à propos du Poids des illusions. D'abord, le roman m'apparaît trop long. Il me semble en effet qu'on aurait pu resserrer cette intrique et couper dans la première des deux parties. Était-il bien utile que le lecteur assiste à une débâcle de Coveleski qui dure 167 pages? Cent soixante-sept pages au cours desquelles le détective reçoit quelques raclées, se noie dans l'alcool et laisse libre cours à son cynisme et à sa nonchalance. L'auteur aurait sans doute pu montrer ce dégoût de la vie en quelques dizaines de pages, au plus, sans pour autant qu'on trouve que Coveleski oublie trop vite son épouse. De plus, on se questionne quant à la pertinence de certains chapitres ou de certains épisodes qui ne font aucunement avancer l'intrique et qui ont, au mieux, comme objectif de présenter Coveleski en interaction avec les autres...

Surtout, c'est le style de Houde qui m'a agacé au cours de la lecture. L'histoire se déroule dans le Montréal des années quarante (d'ailleurs, j'aurais aimé qu'on enrobe l'intrigue et les personnages de guelques éléments historiques qui nous plongent véritablement dans l'époque),

mais les personnages (tous, à divers moments) s'expriment dans un francais de France. Il faut se demander si le Montréalais moyen (tel Jimmy Barrette, un escroc de bas étage dont on devine qu'il est sans éducation) affirme qu'il va « bosser » (p. 115, entre autres), qu'il « pigeai[t] (p. 121) au lieu de comprendre, ou encore s'il se regarde dans la « glace » (au lieu du miroir, p. 148). Les cas sont nombreux: « baby-sitters » (au lieu de gardiennes, p. 267), « toubib » pour médecin (p. 356), ainsi que ce « si » dont se servent tous les personnages à un moment ou un autre au lieu de dire « oui » - ce que ne fait aucun Québécois de souche, ce me semble. Enfin, l'auteur devrait faire davantage confiance au lecteur et ne pas avoir à lui indiquer que tel ou tel personnage utilise le sarcasme (p. 300, entre autres) ou que Coveleski répond à une question par une autre - ce dont on se rend compte aisément, quand on aperçoit un point d'interrogation à la fin de sa phrase.

Bref, je ne souhaite pas être trop sévère : le roman de Maxime Houde trouvera des adeptes, ceux qui préfèrent le polar plus traditionnel, servi par une enquête classique et de nombreux interrogatoires, plutôt que le thriller à l'américaine ou le roman noir souvent animé par des meurtres en série. J'avoue que ce dernier cas de figure est davantage ma tasse de thé...

STEVE LAFLAMME

MARIO ROSSIGNOL et JEAN-PIERRE STE-MARIE Agrippa. Les flots du temps Éditions Michel Quintin, Waterloo 2007, 472 pages

grippa. Les flots du temps est le second roman de Mario Rossignol et Jean-Pierre Ste-Marie, deux cousins natifs de Sainte-Clotilde-de-Châteauguay. Ce roman fait suite à Agrippa. Le livre noir (2006), que l'avais particulièrement apprécié.

Le seconde œuvre du tandem d'auteurs est une épopée historicofantastico-religieuse dans laquelle on navigue entre la Valachie du XV* siècle de Vlad Dracul et Valleyfield, au Québec, en 1928. Un mage valaque de l'entourage du prince Vlad Dracul traverse les flots du temps pour venir s'emparer d'un grimoire maudit, l'Agrippa, afin de gagner les faveurs de son prince, mais aussi d'assurer à ce dernier la prise de contrôle et l'asservissement de la Roumanie. Dans sa quête à travers les âges, il rencontrera Édouard Laberge, un curé appartenant à une confrérie mystique vouée à révoquer le mal, mais surtout à mettre la main sur l'Agrippa, afin que personne ne puisse se servir de cet outil de destruction, de ce grimoire de magie noire, à des fins malfaisantes. Il remontera les siècles pour s'en emparer et l'ensevelir pour toujours.

Dans la note des auteurs au début du roman, on met beaucoup l'accent sur la détermination. C'est ce mot qui amorce la préface, et c'est effectivement ce qu'il faut au lecteur pour passer à travers cette brique fastidieuse. Déjà dans la préface les auteurs nous ensevelissent sous une tonne de synonymes au lieu d'aller droit au but. Ils annoncent les couleurs de leur œuvre : une lecture ardue et monotone. On trouve beaucoup de précisions historiques dont l'utilité s'avère discutable quant à l'origine des noms, à la date de fondation des bâtiments, etc. Bien qu'intéressantes et instructives au début, ces remarques deviennent vite lassantes.

Autant le premier tome était succulent parce que riche en rebondissements et pourvu d'une intrigue bien ficelée, autant le second est lourd. Le roman nous accroche pourtant dès les premières pages en nous plongeant au cœur de l'action; on s'attend donc à ce que ce rythme perdure au fil des chapitres, mais malheureusement, il s'essouffle aussi rapidement qu'il a débuté. Dommage, car le sujet de ce roman est bien pensé. Les auteurs réussissent à nous transporter dans un monde fantastique où se côtoient sorciers, morts-vivants, princes valaques et soldats perses ; d'autres fois dans la douce quiétude du Valleyfield des années vingt. Malheureusement, la majeure partie de l'histoire se déroule dans un Québec qui, pour le lecteur féru de fantastique, n'a pas autant à offrir que la Roumanie en matière de péripéties (du moins, sous la plume de Rossignol et Ste-Marie...), et nous sommes forcés de suivre l'itinéraire fort détaillé du curé Laberge, jusqu'à ce qu'il réussisse à retourner au XVe siècle, à plonger au cœur de l'action. Heureusement, le rythme et l'action se redressent lors des derniers chapitres, mais c'est trop peu trop tard.

HUGO LAFLAMME

JEAN-FRANÇOIS SOMAIN Une fille sur le pied de guerre Éditions du Vermillon, Ottawa 2007, 314 pages

ina connaît « la lutte, les affrontements, l'attaque et la riposte » (p. 268) : elle a vécu le chaos de la guerre dans les Balkans. Fraîchement arrivée au Canada sous une fausse identité, elle ne tarde pas à s'associer à la pègre russe et à monter un réseau de prostitution mineure. Pour elle, c'est un moyen comme un autre de survivre et de réussir sa vie.

Puis Isabelle, sa meilleure amie, se fait brutalement violer par ses associés. En dépit des conseils de son amoureux, elle décide de reprendre ses activités régulières sans porter plainte contre ses agresseurs. Si elle ne semble pas avoir de séquelles graves et se relève de l'épreuve rapidement (peut-être même trop rapidement...), tel n'est pas le cas de Zina, qui voit tous ses repères s'effondrer.

La jeune femme n'a pas le temps de ruminer sa vengeance que déià ses anciens partenaires décident de la supprimer : indépendante et forte tête, elle en sait trop et compromet le bon fonctionnement de l'organisation. Elle est ainsi forcée de fuir et de se faire oublier. Le temps de faire le point, Zina trouve in extremis un refuge en pleine nature, dans une forêt éloignée de toute civilisation. chez un écrivain solitaire.

Là, elle découvre par hasard le cycle de la Table ronde dont les personnages, Viviane et Merlin, Gueneviève et Lancelot, l'émeuvent, la réconfortent. Cette fresque donne lieu à des interrogations sur son passé, son présent, son avenir. Et c'est à travers ces histoires de chevaliers que Zina entrevoit ce petit quelque chose qui manque à sa vie : l'amour véritable, l'amour au-delà du « viol et des étreintes rapides pour se soulager, obtenir un service, en payer un autre » (p. 268).

Survient alors un événement inespéré: Zina peut reprendre ses activités... ou se construire une existence rangée sous une identité nouvelle, légale. Mais ne doit-elle pas plutôt recouvrer sa propre identité, découvrir qui elle est réellement, cette « fille sur un pied de guerre » ? Et surtout, saura-t-elle accepter le bonheur, lorsqu'il se présentera? La tentation est forte...





Voilà les questions autour desquelles se construit le roman de Somain. La première partie est vibrante, saisissante et alimentée par un goût nettement prononcé pour les images-chocs, les mots crus. Alors que l'histoire débute sur une série de rebondissements, la seconde partie, hélas, stagne, traîne en longueur et se clôt sur un dénouement trop prévisible.

ÉLOISE ST-PIERRE



FRANÇOISE WAGENER Je suis née inconsolable. Louise de Vilmorin, 1902-1969 Albin Michel, Paris 2008, 549 pages

Si vous aimez les biographies de têtes féminines couronnées de quelque façon que ce soit, incluant anecdotes, potins, détails croustillants, ce livre est pour vous. Françoise Wagener adore l'aristocratie. Elle a déjà livré l'histoire de la vie de Madame Récamier, de la reine Hortense, de la comtesse de Boigne, de l'impératrice Joséphine. Et voilà ce gros livre sur Louise de Vilmorin, connue davantage pour

son style de vie, son cercle d'amis, ses amours souvent impossibles que pour ses écrits. Fiancée à Saint-Exupéry, premières noces avec un Américain, deuxièmes avec un comte hongrois (dont elle garde le nom jusqu'à la fin de ses jours, « comtesse Palffy » sonne tout de même mieux que Vilmorin) et puis, à la toute fin de sa vie, après une pause de trente-cinq ans, elle vit une seconde liaison avec André Malraux. À sa résidence de Verrières-le-Buisson. elle recoit un nombre incalculable de célébrités, des Windsor à Brigitte Bardot, en passant par Churchill, Orson Welles, Gaston Gallimard, Roger Nimier, les Chaplin, Ali Khan, le comte Thomas Esterhazy... Elle a ses entrées chez les princes de Monaco et du Liechtenstein. Ses amis s'appellent Cocteau, Marais, Polignac, Montesquiou. Elle a habité à Las Vegas, dans un château (énorme), en Hongrie, dans les palaces de ses amis. Ses livres, son « œuvre » : quelques recueils de poésie, des romans (sans grand intérêt), des choses pour enfants, des articles pour la rubrique mondaine, ainsi que des milliers de lettres, plus intéressantes sans doute

que ses livres, qui attendent encore leur publication.

Épris d'elle, Malraux la fait entrer chez Gallimard, malgré les fautes d'orthographe et les connaissances lacunaires de cette autodidacte irrésistiblement claudiquante. Valmorin est belle, mince, longue, habillée par Lanvin et Dior. Son problème : elle a trop de talents et compose des acrostiches comme elle dessine des bijoux. Cyclothymique, elle séduit et couche mieux qu'une marquise du XVIII^e siècle, elle sort tout droit d'un tableau de Watteau et non de Bernard Buffet.

L'adulation inconditionnelle de Wagener est celle d'une groupie; après deux cents pages, cet hymne devient agaçant et ennuyeux. Restant pratiquement muette sur les écrits, l'auteure ne donne aucune envie de lire Vilmorin, drôle de snobinarde qui porte ses conquêtes comme autant de pierres précieuses (ou du strass) dans un diadème qui, heureusement, a été éphémère. Du Paris Match, mais plus long.

HANS-JÜRGEN GREIF

